

Jusqu'au prochain concile œcuménique, déclarait en 1920 Mgr Melitios Melaxakis, qu'avait interpellé l'évêque serbe de Titcha, le grand protagoniste serbe de l'union avec l'anglicanisme.

— Donc, à l'indéfini, dirent les uns. — A demain seulement, pensaient les plus ardents promoteurs des idées anglaises. Car le concile œcuménique de Constantinople n'était-il pas fixé, d'abord, à 1921 ?

Pour se préparer à ce concile, pour s'y présenter avec un prestige qui contre-balançât celui des Grecs, les Serbes ont restauré le patriarcat national serbe. Jadis, après ses grandes victoires, le Tsar serbe Douchan le Magnifique avait convoqué, en 1346 (l'année de notre défaite de Crécy), un concile gréco-slave à Skoplje (Uskub). Ce concile, où les moines de l'Athos avaient siégé à côté de métropolitains serbes et bulgares, érigea le patriarcat national de Serbie. Constantinople excommunia en 1353, le concile, le tsar et son patriarcat lanitchitch. Pendant un siècle cependant, l'Église nouvelle se développa, tolérée par Constantinople depuis 1373. Mais elle disparut avec le royaume serbe que les Turcs anéantirent en 1459.

Un siècle plus tard, en 1557, un grand vizir, originaire d'Herzégovine et Serbe de race, rétablit le patriarcat d'Ipek et en conféra la dignité à son propre frère, un Sokolovitch, devenu moine Macaire. Cette seconde phase du patriarcat serbe, sous la vassalité turque, dura deux siècles, parmi d'innombrables difficultés. En 1766, le sultan Mustapha III supprima la dignité. La Hongrie essaya de la sauver : Karlovci, à quelque soixante-dix kilomètres, au Nord de Belgrade devint le siège d'un patriarcat, qui ne s'y acclimata jamais complètement.

La victoire restaure ce que la défaite avait supprimé. Un décret du 17 juillet 1920 promulgua la fusion des six Églises serbes autocéphales en une seule. A la fête de *Tous les Saints et Docteurs* serbes, le 12 septembre de la même année, la restitution du patriarcat fut solennellement célébrée. Enfin, le 12 novembre, cent quatre-vingts électeurs procédèrent à l'élection du premier titulaire. Le métropolitain de Belgrade fut élu, Mgr Dimitri. Le lendemain, il était solennellement intronisé comme patriarche de Karlovci et de toutes les Églises serbes. Résidant tantôt à Karlovci et tantôt à Belgrade, il est assisté d'un conseil de métropolitains et d'un synode où ne peuvent siéger que des évêques. Dès 1922, de nouvelles solennités célébreront

L'Anglicanisme

8

CHAPITRE VI

Le Patriarcat serbe de Karlovci

Les Serbes parviendront-ils, du moins, à grouper réellement en une seule fraternité chrétienne tous les « orthodoxes » de leur race ? Sur le papier, cette unification est achevée. En pratique, elle se heurte à bien des résistances.

Les anciens sujets des Habsbourg s'étaient habitués à critiquer la législation et les nominations, même ecclésiastiques, d'un Etat qui ne professait pas leur religion. Ils continuent. Ils se réclament, dans l'Église même, des principes démocratiques ; leurs prêtres, grands amateurs de réformes, voudraient bien s'ouvrir l'accès de l'épiscopat. La Vieille Serbie résiste. Le principe d'autorité s'y impose encore, au moins par discipline sociale ; car l'esprit de foi s'est presque entièrement évaporé.

Comme dans toutes les Églises que le schisme transforme en bureaux d'Etat, le caprice de gouvernements antichrétiens ou athées s'érige en loi religieuse. Osera-t-il permettre à des prêtres veufs de se remarier ? Osera-t-il élever à l'épiscopat des prêtres mariés ? Le divorce, que, fatalement tôt ou tard, toutes les confessions séparées du Saint-Siège concèdent à leurs fidèles, ce divorce si fréquent parmi les *bons orthodoxes* gréco-slaves, l'Église serbe pourra-t-elle le refuser aux ménages de popes ? Ceux-ci se créeront-ils un nouveau prestige en se remarquant ?

Toutes ces questions agitent violemment l'opinion publique en Serbie. Et les remous de ces discussions s'étendent à toutes les extrémités du monde orthodoxe. Les réformes les plus radicales allaient triompher, quand l'opposition de deux évêques et la crainte de favoriser le séparatisme monténégrin les ajournèrent brusquement.

114 la reprise du premier titre patriarcal de Serbie, celui d'Ipek, confié aussi à Mgr Dimitri.

Ainsi, moins de trois ans après la restauration du patriarcat russe de Moscou, un second trône de patriarche slave se dresse. Il menace d'éclipser les quatre patriarches grecs dont les antiques sièges ne sont plus la capitale d'un État chrétien indépendant. En vertu même des principes de l'Orient orthodoxe, l'hégémonie religieuse devrait appartenir au patriarche serbe.

N'est-il pas le seul, en effet, qui bénisse, en tête de ses ouailles, un souverain orthodoxe ? N'est-il pas le seul à pouvoir prier pour un « Empereur craignant Dieu », de qui il ait reçu l'investiture ? Alexandrie, Antioche, Jérusalem — d'après le droit des Orientaux séparés et régaliens — n'ont rien de comparable à Karlovci. Constantinople même, tant qu'elle reste souillée par les infidèles et capitale du Sultan, doit reconnaître en Belgrade et Karlovci une patrie Rome, la seule authentique. Elle le sent bien, et c'est pourquoi elle a grande hâte de voir arriver les Anglais et les Grecs qui lui rendraient Sainte-Sophie. En attendant, elle continue à vendre les diocèses européens qui relevaient de sa juridiction et que les traités séparés de la Turquie. Le 16 mai 1920, l'Église serbe achetait pour un million et demi de francs six sièges métropolitains,

Le patriarche serbe gouverne donc actuellement vingt-neuf diocèses orthodoxes. Il travaille à en créer de nouveaux, hors de Serbie. L'évêque de Nisch, Posithée, a été envoyé en mission officielle à Prague pour gagner à la juridiction serbe les prêtres apostats et mariés de Tcheco-Slovaquie : humiliante démarche qui, d'ailleurs, n'a point obtenu le succès espéré (1). Par contre, dans la haute région des Carpathes, plusieurs villages ruthènes, reprochant à leur clergé d'être magyarisé, ont envoyé à Belgrade leur demande d'incorporation à l'Église serbe. Plus récemment, l'évêque de Tsitcha, Mgr Velimirovitch, l'ardent propagateur du projet d'union anglo-serbe, est parti pour les États-Unis. Son but officiel est d'y visiter une trentaine de paroisses serbes et de les unir probablement en un diocèse ; mais il continuera là-bas ses négociations avec les épiscopaux d'Amérique. Gardien du trône patriarcal et successeur éventuel du

(1) Voir le chapitre suivant.

premier élu, il prépare cette grande union anglo-slave, à laquelle le relèvement de la Russie assurerait une prépondérance humainement irrésistible.

Les Anglicans sentent l'importance politique de tous ces mouvements religieux de Serbie. Ils les appuient, et souvent les dirigent : secours pécuniaire, formation théologique du clergé serbe à Oxford, échanges de visites officielles ou officieuses. S'aperçoit-on assez, dans les autres milieux, des conséquences possibles ?

Au traité de Rapallo, par exemple, les pléni-potentiaires yougo-slaves ont signé, fort promptement, des clauses très nuisibles à leur pays. Oui, mais les Slaves, ainsi livrés à l'Italie, sont des catholiques. Plus d'un demi-million de Slovènes et de Croates étaient amputés du royaume quelques semaines avant les élections : la proportion des électeurs se trouvait ainsi modifiée en faveur de l'orthodoxie, et les associations catholiques des Slovènes et des Croates restaient désorganisées.

Les diocèses mêmes, morcelés par la nouvelle frontière, donneront l'occasion de négociations où les orthodoxes marchanderont sur les droits des catholiques. Le Saint-Siège, pour éviter de plus grands maux, devra se montrer accommodant.

Il ne déplaît pas, en outre, à certains gouvernants d'Angleterre que les provinces catholiques de Yougo-Slavie manquent de débouchés vers la mer. Ils songèrent aussi à un grand mariage politique. Le cérémonial avait été prévu, qui symboliserait la « fédération » des deux Églises anglicane et orthodoxe : la princesse anglaise ne devrait ni demander sa réception dans l'orthodoxie, ni abjurer, comme faisaient naguère les impératrices de Russie. De plein droit, elle obtiendrait ce qui fut refusé jadis aux longues instances de William Palmer (4) : elle serait tenue pour « orthodoxe » à cause de sa foi anglicane, et les Bishops seraient admis à célébrer, au même titre que les évêques serbes, dans une grande « liturgie » d'intercommunion.

Plus activement encore, l'amitié anglicane prépare en Serbie un « concile panorthodoxe ». Puisque le « concile œcuménique de Sainte-Sophie » est impossible provisoirement, le patriarche serbe convo-

(4) Voir première partie, chap. IV.

quera l'épiscopat et les délégués des « orthodoxes » de tout l'univers. Les Anglicans ne siègeraient pas officiellement, mais quelques-uns de leur bishops assisteraient à certaines réunions, en qualité d'amis et de théologiens : leur présence répondrait à celle des prélats orientaux qui se rendirent, en juillet 1920, à la conférence de Lambeth. Après la conférence *pananglicane*, le concile *panorthodoxe* amorcerait immédiatement la convocation anglo-orientale d'un concile pseudo-œcuménique.

Le patriarche, Mgr Dimitri arrivera-t-il vraiment à réunir un concile *panorthodoxe* ?

Les Grecs — ceux du royaume et ceux du Phanar — admettront-ils cette sorte de préséance d'un Slave ? Se sentiraient-ils à l'aise, ou même en sécurité, parmi les alliés d'hier que l'abandon de Constantin livra à l'ennemi et qui, malgré cette trahison, se sont relevés en grands vainqueurs ? Le Phanar évolue, mais les évêques du royaume viendront-ils jamais ? La présence des Bulgares paraît moins vraisemblable encore.

Comment parler donc d'un concile « panorthodoxe », si Grecs et Bulgares font défaut ? Il faut, à tout le moins, que l'épiscopat roumain et quelques évêques russes s'associent à la hiérarchie serbe.

Les Russes de l'émigration promettent leur collaboration, ils l'avaient prévue dans leur congrès ecclésiastique qui s'est réunie à Constantinople, vers la fin de juin 1921, sous la présidence de Mgr Veniamin (Benjamin), évêque de Sébastopol (néguère de Siméropol et Tauride). Mais un premier essai de *sobor* russe à Karlovici, en décembre 1921, aboutit à des discussions vives, à des ruptures et provoqua le départ d'un tiers des assistants. La majorité, conduite par le métropolitain Antoine et par l'archevêque Euloge, identifia la cause religieuse « avec la restauration d'un tsar orthodoxe de la maison des Romanov ». Dans la minorité, plusieurs auraient exprimé le même vœu devant une Douma, ils le désapprouvaient en un concile. Une réunion panorthodoxe devra-elle entériner d'abord ce vœu, avant que les majoritaires de décembre la reconnaissent ? Mais alors les suites peuvent devenir embarrassantes pour tous les autres membres du concile.

La Roumanie offre une adhésion plus prompte. Elle pourrait rap-

porter que le dernier essai d'entente panorthodoxe eut lieu en 1642, sur son territoire, à Iassy ; mais elle ne discutera pas la convocation serbe. Leur princesse royale étant devenue reine de Serbie, les Roumains enverront aisément leurs délégués en Serbie. Déjà l'un d'entre eux, Dragomir Dimitrescu, professeur de théologie, a entrepris de convaincre les Grecs du Phanar et du Royaume : le 2 septembre 1921, il exposait au Saint-Synode d'Athènes les raisons de convoquer le concile œcuménique.

Ce dernier, s'il se réunit, amènera d'Occident à Sainte-Sophie quatre ou cinq évêques vieux-catholiques d'Allemagne, de Suisse et d'Amérique avec deux ou trois mariavites polonais. Cet évêque sort tout entier du lamentable schisme des Jansénistes de Hollande qui enverront aussi leur trois ou quatre évêques. Cette dizaine de prélats, sacrilèges mais valides, siègeront à côté des titulaires anglais, américains et suédois, pour qui l'ardeur du désir ne peut suppléer la réalité du rite sacramentel. Telle sera la représentation de l'Occident au « concile œcuménique ».

Car, devenus orientaux, les apostats de Tchéco-Slovaquie auront place, même au concile panorthodoxe, tandis que les autres Occidentaux dissidents y enverront seulement des représentants officieux.

Ce concile panorthodoxe de Serbie réglerait d'abord les questions internes de discipline orthodoxe, notamment l'accession du clergé marié à l'épiscopat et le second mariage des prêtres veufs ou divorcés. Puis il répondrait officiellement aux propositions anglicanes de Lambeth pour l'intercommunion des Eglises orientales et anglicanes. La pratique, admise par les Serbes depuis la guerre, aurait toutes chances d'entraîner l'adhésion des autres Eglises qui prendraient part au concile. Cependant, si les Grecs s'abstenaient avec les Bulgares, un nouveau ferment de division travaillerait « l'orthodoxie ».

A moins que la diplomatie anglicane n'aboutisse à la solution par une autre voie. Les synodes d'Athènes et du Phanar, les patriarchats d'Alexandrie, de Jérusalem et d'Antioche, ces cinq autocéphales du panhellénisme, dépendent plus ou moins des sympathies et des subsides d'Angleterre. Donc, même en boudant un concile slave et serbe, ces Eglises pourraient se réunir à part et sanctionner entre elles, ou même isolément, l'alliance avec l'anglicanisme.

De toutes façons d'ailleurs, le concile *panorthodoxe* de Serbie élaborerait les accords définitifs, mais l'honneur de les sceller serait réservé au concile *œcuménique* de Sainte-Sophie. Les évêques catholiques d'Angleterre et d'Amérique s'entendraient avec les gouvernements pour couvrir la plus grande partie des frais.

Déjà, à l'exemple et à l'aide du *Christian East* d'Angleterre, une revue serbe vient de naître pour entraîner les esprits vers cette fusion, *Sabornici* (les *Conciliaires*). Dirigée par quelques prêtres serbes, elle recommande l'oubli des conflits actuels et des points de vue séparatistes. Il faut revenir, dit-elle, à la pure doctrine des apôtres, à leur prédication non falsifiée. Cette formule et certains silences sur l'Eglise enseignante ou sur la tradition trahissent clairement le contact avec le calvinisme des *Articles anglicans*.

Remarquons toutefois que ce « petit groupe » a courageusement déclaré dans la revue qu'il s'abstiendrait de combattre le Vatican (n° 7, juin 1921). « Car rompre avec le Vatican, ce serait rompre avec l'Eglise catholique », ce serait nuire au travail d'unification que poursuivra l'avenir. A l'exemple de la conférence, de Lambeth, il décide donc de réserver la question de l'Eglise catholique.

Cette modération relative est nouvelle en Serbie. Elle suffit à rendre le *petit groupe* suspect aux plus violents. Il n'a rien de romain pourtant, ni de latin, dans son zèle pour l'anglicanisme. Mais à dépasser l'esprit purement nationaliste, il se rapproche en quelque façon, de la vérité catholique. La grâce de Dieu prépare de loin ses chefs-d'œuvre et ses collaborateurs.

CHAPITRE VII

Anglicans et Serbes, parrains du schisme tchéco-slovaque

Un journal de Belgrade, le *Politika*, annonçait le 13 septembre 1921 que plus d'un million de catholiques tchèques passaient à l'Orthodoxie. Le 3 octobre, le haut commissaire de Serbie à Constantinople, M. Saponitch, grossissait encore ce chiffre. Il annonçait officiellement au Phanar, après le service célébré pour le roi Pierre, que près de deux millions de catholiques, devenus orthodoxes, — dix-huit cent mille, précisait-il — enverraient bientôt leurs délégués au Phanar. Le plus surprenant peut-être, en ces nouvelles fantaisistes, c'est que la Revue anglicane d'union des Eglises, le *Christian East* (1), accueillait ces chiffres avec confiance. Le Rév. Fynes-Clinton, ordinairement mieux inspiré, s'enthousiasmait de ces conquêtes d'un évêque serbe, Mgr Dosithée. « C'est un événement considérable dans l'histoire, concluait-il, car il ouvre une époque pour l'unité de la race slave » !

Ces lignes étonneront leur auteur quand il les relira loin de Belgrade. Son excuse sera qu'il voyait alors, par les yeux de Mgr Dosithée, le père adoptif du schisme tchéco-slovaque. Dès lors, le mouvement hussite lui apparaissait pur, vraiment religieux, « plus sincère et plus profond qu'une union diplomatique ou financière, digne héritage de saint Cyrille et de saint Méthode ».

Pauvres saints apôtres des Slaves !

Et comment un protagoniste du mouvement « anglo-catholique » a-t-il pu croire ces énormités ? Et s'en réjouir ? Il espère la prochaine canonisation de Jean Huss. C'est, il est vrai, le mot d'ordre de tous les incroyants tchèques. Le patriarche de Serbie se prêtera-t-il à cette contrefaçon sacrilège ? Il se ferait acclamer en Bohême. Car tous les

(1) Septembre 1921 (t. II, pp. 148 s.).

militants de l'antichristianisme — je ne dis pas de l'anticatholicisme — et ils sont nombreux, hélas ! n'y veulent plus d'autre saint — ni d'autre Dieu : Jean Huss et c'est assez !

Devant le monument de Jean Huss, sur la grand'place de Prague (*Staroměstské*), des mains criminelles abattaient, dès la fin de 1918, le haut monolithe surmonté par une statue de l'Immaculée Conception. Dans toute la république, pendant plusieurs mois, des attentats semblables — 480, dit-on, en 1920 dans la seule Slovaquie — se renouvelaient, organisés parfois ou tolérés par des fonctionnaires subalternes, exécutés par quelques troupes de polissons, immoraux autant qu'impies, mais déavoués enfin par le pouvoir central qui comprenait le péril de ces provocations sacrilèges.

« L'unité de la race slave, autour de Jean Huss » ! Alors que les fusils des paysans slovaques seraient partis tout seuls, si les conseils français et les remontrances patriotiques des évêques et des députés catholiques n'avaient agi de part et d'autre pour la pacification.

Malgré les campagnes acharnées et d'abord presque officielles, il s'en faut de beaucoup que l'Eglise ait perdu deux millions d'enfants. Lors du recensement de 1921, cinq cent mille tchèques ou moraves, sur plus de treize millions d'habitants, ont pu se trouver inscrits comme *sans religion* ou comme adhérents à l'Eglise nationale. Ces derniers ne formaient pas la moitié des cinq cent mille ; les socialistes, réputés jadis catholiques ou protestants, refusèrent le catéchisme qu'on leur proposait, ils se déclarèrent crûment *athées*.

En fait, depuis 1918 jusqu'au débat de 1922, une petite minorité de prêtres apostasia : deux cents sur plus de trois mille (non compté l'excellent clergé slovaque, resté intact). La plupart passèrent tout droit à l'état laïc. Par quelque emploi civil, le plus souvent dans les chemins de fer, ils pourvurent à l'entretien de leur « famille ». Leur départ mettait un terme à de longs scandales.

Ceux qui s'organisèrent en Eglise nationale, ne dépassaient guère la soixantaine, — presque tous en rupture publique de leur vœu de célibat.

Encore ces « purs », qu'admire — sans enquête personnelle — le Rev. Fynes-Clinton, mais que les protestants les plus radicaux de Bohême écrasèrent d'emblée de leur dédain, ces purs n'arrivaient point à s'entendre entre eux. Leur synode, réuni à Prague

les 7, 8 et 9 novembre 1920, marqua leur point culminant. Trois cent soixante-seize délégués (soixante et onze prêtres) s'y querellèrent sous la présidence d'un maître d'école du quartier Nusle à Prague, M. Vaněk.

Les Anglicans, les Serbes orthodoxes et la secte protestante des Frères Moraves assistaient à ce congrès. L'anglicanisme y apportait des cadeaux pour la petite secte tchèque : en public, on ne parla que des Bibles : un demi-million.

Mais personne, en Bohême, n'oserait parler d'un million d'adhérents, moins encore de deux. Le rapporteur le plus optimiste, Dlouhý-Pokorný concluait ainsi ses calculs : « *Nous devons bien être cent cinquante mille.* » Encore faut-il remarquer que la publication officielle de ces pauvres dévotés, le *Česky Zápas*, tomba promptement de quinze mille abonnés à trois mille : ce sont les chiffres mêmes du directeur Šikl.

Cet étrange synode exprima, c'est vrai, le vœu que la nouvelle Eglise nationale-tchèque s'unît à l'Eglise anglicane. Mais la *High Church* et le ritualisme savent-ils à quelles idées ils s'associeraient ainsi ? Radicalisme antidogmatique, indiscipline de la pensée et des mœurs, prépondérance absolue de l'élément laïque et spécialement des maîtres d'école primaire, particularisme national, dévergondage moral : d'un mot, démagogie antireligieuse, en alliance avec les pires impiétés maçonniques. Ceux des Anglicans, qui repoussent chez eux « l'esprit protestant », soupçonnent-ils quels désordres ils patronnent à l'étranger ? Approuveraient-ils les actes et rapports de M. William Ritter qui, à la mi-août 1921, commença ses excursions en Russie subcarpathique, cette province de l'extrême Est tchéco-slovaque ?

Les chefs politiques du gouvernement tchéco-slovaque ont fini par comprendre, malgré leurs affinités antérieures avec ces groupes d'irréligion subversive, que ces extrémistes compromettaient l'avenir de la patrie et la dés honoraient. Ils interdirent dans l'armée une propagande, où le blasphème servait de fourrier au bolchevisme. Certains groupes de *Sokol*s la continuaient toutefois parmi la jeunesse des deux sexes qu'ils entraînaient aux sports. Celui de Litovle, en Moravie, demandait que tous les *Sokol*s, malgré leur caractère semi-officiel, se fissent les agents de l'apostasie. Un de leurs principaux chefs, M. Vanitchek, alors directeur au ministère de la Défense na-

tionale, transmettait cette demande ; et leur président général, le Dr Scheiner, laissait insérer dans les statuts un article, de rédaction anticatholique, mais de but clairement antichrétien.

Il serait à souhaiter que des Anglicans gardant encore un peu de foi en Jésus-Christ, ou du moins en l'existence de Dieu, pussent suivre, pendant deux ou trois dimanches, les évolutions publiques et privées des Sokols ralliés à l'Église nationale-tchèque.

Encourager en Angleterre la renaissance du célibat ecclésiastique, et s'allier en Bohême et en Moravie aux prêtres qui, après leur vœu et leur ordination, tombèrent dans le concubinage et l'étalant, est-ce logique ? Est-ce honorable ? Est-ce promouvoir vraiment le service de Dieu, la pureté des mœurs, le salut des âmes et l'union des Églises ?

Et que dire de la liturgie nouvelle, improvisée pour la messe ? Le prêtre Stejskal en offrit un spécimen au congrès le dimanche 7 novembre 1920. Son principal mérite est de s'éloigner le plus possible des liturgies traditionnelles. L'autorisation de célébrer la messe à toute heure du jour, et la suppression générale de tout jeûne caractéristique ne doivent guère plaire aux Orientaux. Les ornements, pas davantage : soutane ou habit long flottant, noir ou de couleur, aube brodée à la tchèque, avec un calice rouge sur la poitrine et un petit mantelet sur les épaules : c'est tout. La communion se distribue sous les deux espèces, mais après la messe. Toutes les prières se disent naturellement en langue tchèque. Le synode national adopta d'enthousiasme tout cet ensemble, qui, bien clairement, rompait avec les usages romains.

Hélas ! Ne marque-t-il pas une rupture, plus radicale encore, avec toute foi, toute idée religieuse ? L'antiromanisme avec le rejet des vœux, la légalisation civile de leur concubinage, et parfois l'espoir d'un rôle politique, voilà tout le *Crédo* de la plupart des chefs de file : une religion par négation, un matérialisme radical et athée. Tout cela, je l'écris avec peine, après enquête personnelle, en ayant grande pitié des pauvres âmes qui seraient confiées à de tels pasteurs. L'esprit tchèque et la piété morave, très remarquables l'un et l'autre, ne peuvent se laisser entraîner de façon durable.

Plusieurs dévoyés se sont ressaisis déjà. Au recensement national

de 1921, le ministre des cultes et de l'Instruction Publique d'alors, M. Habermann avait préposé — symbolique attention — un des militants de l'Église nationale. Le Dr Farsky, le principal agitateur antiromain, fut nommé pour la circonstance secrétaire général du ministère des cultes. Ce prêtre déchu avait savamment combiné la propagande, l'intimidation et le questionnaire de ses listes officielles. Chacun devait y inscrire sa religion. Un bon patriote répondait naturellement, naïvement, qu'il était catholique-tchèque, catholique-morave, catholique-slovaque. Sous cette apparence inoffensive, il ferait, à son insu, acte d'apostasie, puisqu'il cesserait d'être « catholique-romain » : acte irrévocable, puisque, pour la suite, un jugement du tribunal pourrait seul autoriser à quitter l'Église nationale. Le pauvre catholique serait embrigadé, sans l'avoir prévu : lui, et ses enfants.

Ces perfidies furent découvertes à temps, et généralement déjouées. Plusieurs milliers de bons catholiques se trompèrent pourtant de très bonne foi, Farsky s'empressa de les additionner avec les apostats conscients. Malgré cette inflation délibérée de ses chiffres, son échec restait éclatant.

Le gouvernement d'ailleurs, surtout après la formation du ministre Bénéš, eut assez de clairvoyance patriotique pour ne pas consentir aux vexations anticatholiques que réclamaient ces minorités turbulentes. Il confia deux portefeuilles à de bons députés tchèques du parti populaire : la justice à M. Joseph Dolansky et les chemins de fer à Mgr Jean Sramek. Ce parti populaire, qui groupe les forces catholiques, continue à s'organiser. Il doit puiser sa force dans l'union, sous la direction religieuse et patriotique des fervents et populaires évêques que le nonce du Saint-Siège à Prague, Mgr Micara, a fait promouvoir. La persécution, dès lors, ne saurait renaitre que par un triomphe du communisme, plus nuisible encore à l'État et à son autonomie qu'à l'Église. Les erreurs du recensement se répètent donc, et les statistiques rectifiées rendent à l'Église catholique, à côté de repentis, des enfants qui l'ont toujours regardée comme leur Mère.

Ce ne fut pas le seul échec de Farsky. Déjà, au congrès de novembre 1920, la plupart des apostats moraves l'avaient vivement attaqué. Il jouait au dictateur, disait-on, il traitait la nouvelle Église

124 L'ANGLICANISME ET L'ORTHODOXIE GRÉCO-SLAVE

comme si elle était sa propriété, il l'exploitait comme une maison de commerce, et il l'exploitait mal, il grevait son budget et l'entretient par des publications insipides. On lui reprocha même de n'être qu'un « libre penseur », peu scrupuleux en matière d'argent. En pareil milieu, le reproche a sa saveur, il fut répété par plusieurs orateurs. L'un d'entre eux, l'inventeur de la liturgie nouvelle Stejskal, déclara que, sans la générosité du boucher Rodovsky, l'Église nouvelle eût été ruinée par Farsky.

Enfin, suprême humiliation, quand l'assemblée eût d'abord le conseil d'administration, puis le consistoire de l'Église nationale, Farsky et son digne associé Zahradnik-Brodsky échouèrent lamentablement pour tous les sièges. On leur préféra des adversaires déclarés...

Cependant ce Farsky voulait être évêque. Mgr Dosithée, le délégué serbe, fut bien contraint de présenter sa demande en Serbie. Ne fallait-il pas récompenser le principal agitateur anticatholique ? Et puis, parmi les autres tombés, il était difficile de trouver trois évêques : tant que l'Orient n'aura pas abrogé l'obligation du célibat pour les évêques, la hiérarchie serbe ne pouvait s'aventurer à sacrer des concubinaires. Donc Farsky s'imposait. N'avait-il pas entamé les négociations avec la hiérarchie serbe, de sa pleine initiative, uniquement pour devenir chef d'Église, patriarche ? — Tu voulais être notre dictateur, lui redisaient ses concurrents, Huhasky par exemple et Pavlik ; tu voulais être « notre pape » !

Or, c'est ce Pavlik que l'Église serbe eut l'ingratitude de sacrer en premier lieu, Pavlik qui avait attaqué d'abord toute idée d'entente avec l'Église serbe. Elle retarde, disait-il, plus encore que Rome, elle est incapable de se moderniser ; liée à un formalisme désuet, elle étoufferait la pensée tchèque. — Mais M. Pavlik s'est amendé, il a consenti à se faire moine orthodoxe : et le lendemain, dimanche 25 septembre 1921, il était sacré dans la cathédrale de Belgrade. Il devenait évêque tchéco-slovaque de Moravie-Silésie sous le nom monastique de Gorazd. Ainsi tous les souvenirs fâcheux qui se rattachent au nom de Pavlik, s'effaceront : et Mgr Gorazd, moyennant deux discours bien haineux contre Rome, devient « Orthodoxe ». Orthodoxe, malgré son aversion déclarée pour les formules figées de tout *Credo*.

Du moins, celui-là reste encore « théiste ». Il professe encore l'importance historique des sept premiers conciles. Il admet encore, pour leur valeur symbolique, « les rites essentiels » des sept Sacraments. Mais Farsky, qui veut figurer comme patriarche de Prague, Farsky blasphémait jusqu'à l'existence de Dieu. Aussi son ancien collaborateur, son second pour toute l'organisation du schisme, le prêtre Zahradnik et ses partisans ont beau jeu contre lui.

Farsky leur riposte d'ailleurs que Zahradnik s'empporte, non par zèle religieux, mais par dépit personnel. Par vengeance aussi de celle qui l'empêche d'être évêque. Les électeurs lui ont préféré M. Dlouhy-Pokorny, qui, de Kutna Hora (Kutenberg) administrera la Bohême orientale. Mgr Dosithée, arrivé le 7 août 1921 à Tchékoslavie, près de Prague, ne pouvait que ratifier des scrutins où les prêtres mariés étaient évincés.

Les chefs avaient élaboré un *Mémoire de l'Église tchéco-slovaque à l'Église serbe*. On y lit au premier paragraphe : « Nous sommes prêts à accepter la doctrine dogmatique de l'Église serbe orthodoxe, telle qu'elle est contenue dans les sept premiers conciles œcuméniques et dans le symbole de Nicée-Constantinople, ainsi que les lois et prescriptions de l'Église serbe, RÉSERVANT TOUTEFOIS LA LIBERTÉ DE CONSCIENCE ET LA LIBERTÉ D'ÉVOLUTION RELIGIEUSE ».

Le memorandum réclame ensuite une liturgie tchèque, le droit de rédiger de nouveaux livres liturgiques, l'élection des curés par les paroissiens, la permission aux prêtres de se remarier après l'ordination, même deux ou trois fois, le sacre épiscopal des prêtres mariés, leur participation au concile œcuménique. Il demande que les séminaristes soient formés en Serbie. D'autres iront en Angleterre, si l'anglicanisme leur fournit les ressources.

Mais, en attendant, suivant la pratique de Mgr Meletios Metaxakis dans l'île de Chypre, les instituteurs qui ont quitté l'Église catholique seront ordonnés prêtres. Il est vrai que beaucoup sont incrédules. Ils ont enlevé le crucifix de l'école, souvent avec des blasphèmes ; ils ont accusé naguère leurs collègues restés catholiques, qui acceptaient de tenir les orgues. Maintenant ils envahiront l'Église catholique pour y célébrer la messe, ou bien transformeront, chaque dimanche, leur école en chapelle ; ils officieront, ils prêcheront... Leur traitement d'instituteurs, débutant à dix-huit ans comme

célibataires, était de huit cents couronnes tchèques par mois, dans les villages, il pourra monter assez vite à deux mille cinq cents par mois, dans une école où deux maîtres se partagent cinquante enfants. Devenu prêtre, l'instituteur ajoutera les sept cent cinquante couronnes, que touche un curé diplômé après dix ans de charge...

Le Rev. Fynes-Clinton, en voyant de plus près le nouvel évêque et quelques-uns de ses compagnons, aurait-il éprouvé quelque ressentiment fâcheux ? Très enthousiaste des « conversions » tchéco-slovaques en arrivant à Belgrade à la fin de septembre, il se contente, à la fin de décembre, de mentionner l'enthousiasme des autres, « les cris et applaudissements, dans la cathédrale de Belgrade, quand, de temps à autre, le nouvel évêque sort du chœur pour bénir le peuple et lui adresse une allocution (1) ».

Un exemple de ces allocutions nous est donné : pages purement profanes, politiques, anti-romaines, où le seul mot religieux est un *Dieu le veuille !* à l'avant-dernière ligne, et où la seule autorité invoquée est — non point un texte de l'Écriture ou des Pères — mais « les paroles prophétiques de Masaryk » (2). Paroles bien vagues, qui ne compromettent point d'ailleurs le président. Il se contente de dire que le problème religieux est primordial pour l'avenir du peuple tchèque. Et Mgr Pavlik-Gorazd — d'une manière qui ne trahit pas une politique très clairvoyante — se réjouit que la discussion religieuse domine partout dans son pays, comme aux jours de Jean Huss !

Pauvre troupeau, s'il doit suivre de pareils pasteurs ! Pauvre Église serbe, si elle se fortifie de pareils alliés. Et lamentable humiliation des Anglicans croyants, s'ils se rendaient compte des besognes auxquelles on associe leur argent, leur honneur, leur

foi.

(1) *The Christian East* (déc. 1924), II, pp. 161-2

(2) *Ibid.*, p. 194.

CHAPITRE VIII

L'avenir mondial, vu de Belgrade

Ce titre semblera bien hardi. L'avenir politique et religieux du monde s'élabore-t-il vraiment en Serbie plus que dans des Conférences de Washington, de Cannes, de Gênes, plus qu'à Londres et à Paris ?

Sans prendre parti pour les divinations à signaler ici, il est permis de rappeler que la destruction de l'Europe d'avant-guerre s'est déclenchée à l'occasion de la Serbie. Les empires de Berlin, de Vienne, de Pétrograd ne soupçonnaient point, le 30 juillet 1914, que la dynastie serbe survivrait à leur commun trépas.

Faut-il s'étonner donc que des visionnaires croient discerner, pour la Serbie de demain, un étrange et prodigieux avenir ? La reconstruction de l'Europe et des unifications nouvelles se présenteraient en ces Balkans, dont le nom symbolisa si longtemps la désunion et l'anarchie.

Esquissons brièvement le plan anglo-serbe, le désir russe et le rêve proprement yougoslave de quelques Croates.

Le plan anglican prend en Serbie une netteté de contours, plus accusée que partout ailleurs. Les Serbes ont accepté l'intercommunion pratique avec les Anglicans, dès 1915. Leurs jeunes prêtres formés à Oxford, tendent à évincer déjà dans les charges influentes, leurs devanciers qui n'avaient jamais quitté les montagnes natales. Mgr Vélimirovitch, le grand favori de Londres, les patronne. L'influence anglaise, parmi les dirigeants actuels de l'Église serbe, est continue, discrète mais toute-puissante. Elle prépare, par l'intermédiaire des Serbes, le « concile œcuménique » (4). La hiérarchie de Belgrade doit relier Orient et Occident, Anglicans et Slaves : elle est

(4) Voir à la fin du chapitre vi, p. 116 ss.

un trait d'union, un pont par où la persuasion anglicane doit atteindre, puis attirer, le monde gréco-slave.

L'orthodoxie serbe ne s'affrante pas des nouveautés hardies. Nous en avons relevé quelques-unes, ou pourrait en glaner, à l'indéfini.

A la fin d'octobre 1913, par exemple, pour célébrer le neuvième anniversaire de l'*Anglican and Eastern Association*, ses membres discutèrent sur la question de Kikuyu : « L'Eglise anglicane peut-elle admettre des prédicants et des communicants *protestants, byzantins* ? » Le théologien serbe Nicolas Vélimirovitch, qui n'était pas encore évêque, répugnait aux concessions moins que plusieurs anglicans.

Cela se passait en Angleterre, et la conduite d'un particulier était seule en cause. Mais, la même année, à Belgrade la cathédrale orthodoxe s'ouvrait à l'enterrement anglican d'une infirmière. L'usage se généralisa.

Depuis lors, les faits se sont précipités : en Angleterre, en Serbie. Le patriarche Dimitri, qui a visité l'Angleterre comme métropolitain de Belgrade pendant la guerre, invite les dignitaires anglicans chez lui. En septembre 1920, par exemple, il recevait le secrétaire de l'Archbishop de Cantorbéry. En septembre 1921, le Rev. Fynes-Clinton, accueilli à Belgrade par les évêques Vélimirovitch et Zviévitch, était conduit au congrès épiscopal de Karlovci. Il y rencontrait vingt-deux évêques serbes, dont six avaient été guidés par lui à Londres, il prenait part à leurs délibérations. Une vingtaine de Tchéco-slovaques escortaient alors leur élu Pavlik, qui venait se faire sacrer comme premier évêque « orthodoxe » de Moravie. Le métropolitain russe, Antoine de Kiev, passait justement par Karlovci. Rencontres heureuses, et combinées, à ce qu'il paraît. Moins désirés, les conflits intérieurs du congrès : six nouveaux évêques serbes y furent élus, mais la minorité faisait bientôt casser ce choix par le ministère des cultes.

Si l'accord de l'épiscopat serbe laisse à désirer, si les prélats des nouvelles provinces déplaisent à ceux de Vieille-Serbie par la supériorité de leurs études et par quelques désirs de plus grande activité pastorale, tous s'entendent du moins pour sourire aux avances de l'Angleterre.

Le Rev. Fynes-Clinton reçut solennellement, en pleine réunion du synode, les insignes d'archiprêtre orthodoxe. L'intercommunion, ainsi symbolisée, se consumma par une « messe anglicane », célébrée à l'autel patriarcal, sur l'antimision du patriarche et avec son calice, en présence d'évêques et d'archimandrites, avec assistance de clercs serbes formés à Oxford.

Le visiteur, ainsi accueilli, nourrit grand espoir qu'un renouveau de foi récompensera le courage patriotique du peuple serbe.

Il indique brièvement les maux actuels. Les églises sont peu fréquentées, beaucoup moins que dans la Russie de 1914. Le ministère des cultes, confié en septembre 1921 à un sceptique, gouverne pourtant l'Eglise, comme faisait à Saint-Petersbourg le procureur général du Saint-Synode. Les monastères se recrutent mal : dans les mieux pourvus, un archimandrite et deux ou trois moines dirigent la culture de vastes terrains : la messe n'y est célébrée que les dimanches et jours de fête. Pas de religieuses. L'usage des sacrements languit. La communion est plus rare encore que chez les Russes. La confession disparaît presque : le clergé n'y admet pas les enfants avant l'âge de seize ans. Il se contente de leur *Confiteor*, récité devant un prêtre qui lit en même temps les prières de préparation à la communion. Naturellement, ce n'est pas à seize ans qu'une jeunesse, abandonnée jusque-là, va commencer à se confesser... « Deux archimandrites expérimentés me disaient qu'eux-mêmes n'avaient jamais entendu la confession d'un pénitent qui eût moins de trente-cinq ans » : donc, pas même au lit des mourants. L'anglican — il est piquant de le constater — pressait ces prêtres orthodoxes de se prêter avec plus de dévouement à la confession auriculaire des fidèles.

Mais cette pratique est si lourde pour le prêtre, si astreignante, si fastidieuse, que, partout chez les séparés, il s'en libère le plus possible. L'usage des sacrements et le niveau de la vie chrétienne se maintiennent, dans les pays orthodoxes et particulièrement en Yougoslavie, à un degré d'autant moins inférieur que leurs populations se trouvent plus mêlées aux éléments catholiques : Bosnie-Herzégovine, Macédoine, Croatie, Symrie l'emportent sur les provinces plus closes.

L'Eglise se réjouit de ce rayonnement, et du secours que les âmes reçoivent ainsi d'elle, sans la reconnaître.

Malgré les ravages de l'incroyance, M. Fynes-Clinton espère une floraison chrétienne en Serbie. Il a pieusement exhorté la jeunesse de l'école monastique de Rakovitz. Ces enfants de paysans pauvres, futurs moines, parmi lesquels, si la discipline actuelle se maintenant, se recruteront les évêques de demain, arrivent tout jeunes au monastère. Domestiques d'abord, ils y deviennent ensuite élèves et ouvriers, puis moines; il paraît que, durant l'hiver de 1921, le couvent leur fournissait « une pomme de terre par jour : le supplément leur venait de racines et de baies qu'ils pouvaient trouver dans les bois ». Le pieux visiteur semble prendre à la lettre ce récit et d'autres, que lui firent ses guides. Il en nourrit son espoir de vocations solides en Serbie. Le clergé s'améliorera donc. Et les femmes aussi. A preuve, sept paysannes, qui prêchaient sur la place du marché à Karlovci, pendant que les évêques délibéraient. Une vie de Notre-Seigneur en main, elles s'adressaient surtout aux jeunes séminaristes. Elles les pressaient « de renoncer au plus grand des péchés, l'usage du tabac. Vous ne fumeriez pas à l'église : n'introduisez donc pas la fumée dans votre corps, qui est le temple du Seigneur ». Ce trait rappelle les starovières russes.

Renouveau de foi qui invite le clergé orthodoxe à plus de zèle, note le Rév. Fynes-Clinton. Autre raison d'espoir : dans un couvent de moniales russes, réfugiées à Hopovo près Karlovci, la veuve d'un soldat serbe a demandé et reçu l'habit noir des religieuses. Surtout les théologiens serbes d'Oxford préparent l'avenir. Peut-être, en fait, acquerront-ils une formation intellectuelle et une piété sincère, qui les aideront un jour à discerner les vrais pasteurs délégués par le Christ et à diriger vers eux leurs concitoyens.

Le plan anglican, vu de Belgrade, a dû sembler moins réalisable qu'il ne paraissait à Londres.

Pendant un groupe russe, celui de l'extrême droite, plus influent peut-être que nombreux, construit à Belgrade les plans d'un avenir tout autre. La Serbie y occupe aussi la première place.

La succession sur le trône yougoslave continue à poser, on le sait, de graves problèmes. A la mort du roi Pierre, le prince régent Alexandre est devenu, tout naturellement, le tsar du royaume

Serbe-Croate-Slovène (S. H. S.). Mais il n'était pas marié encore. Ses fiançailles, plusieurs fois annoncées, n'avaient pas encore abouti au mariage qui assurerait une succession directe. Or, s'il n'a pas d'enfants aptes au trône, qui recueillera cette couronne, plusieurs fois ensanglantée en un demi-siècle ? Des compétitions peuvent se produire. En dehors du frère aîné d'Alexandre, l'ancien prince héritier Georges de Serbie, deux candidats demi-russes sont les plus proches héritiers : le prince Paul, fils du prince Arsène et de la princesse Demidov, mais surtout *Vsévolod* dont le père, Jean, fils et petit-fils de grands-ducs Constantin, était comme Nicolas II arrière-petit-fils de Nicolas I^{er}. L'idée panslaviste entretient ainsi de grands espoirs.

Un parti de monarchistes russes, pour acclamer plus tôt un *Tsar de tous les Slaves*, désignait déjà le prince régent Alexandre comme le meilleur prétendant au trône de toutes les Russies. Depuis son avènement en Serbie, leur espoir grandit. De par le mariage roumain, une monarchie orthodoxe pourrait, devant l'Europe surprise, restaurer brusquement un immense et formidable Empire d'Orient. De la Baltique à l'Adriatique, de la mer Blanche à la Méditerranée libre, de Vladivostok jusqu'à Fiume, depuis l'île Sakhaline et la presqu'île du Kamtchatka jusqu'aux îles dalmates et aux frontières d'Italie, une union dynastique grouperait sous le même sceptre slave — et dans la même Eglise orthodoxe — les anciens Etats de Russie, et ceux de Roumanie, de Serbie, de Croatie et de Slovénie.

L'avenir de la Bessarabie serait réglé du coup. Celui de la Bulgarie aussi. La Lituanie, la Pologne, tous les états baltiques ou caucasiens, nés du démembrement russe, seraient vite absorbés ou « confédérés ». Constantinople évidemment « ferait retour » à l'Empire d'Orient. Le royaume de Grèce subsisterait, du moins provisoirement, sous protectorat russe.

Le débouché sur la Méditerranée s'ouvrirait enfin, large, indépendant — bientôt dominant. Aussitôt renaitrait, presque achevée, la grande politique russe, impériale et impérialiste, mondiale, avec son programme traditionnel d'hostilité contre l'Angleterre. Mais, cette fois, la puissance russe serait installée plus fortement que jamais. Associée, alliée ou confédérée à la Tchéco-Slovaquie, elle n'occuperait plus seulement l'Est européen, mais le centre aussi,

avec ramifications vers l'Ouest, avec les ports dalmates de l'Adriatique, avec l'expansion coloniale d'une population pauvre et prolifique... Les cartes du monde se transforment si vite !

Quel lendemain, après les humiliations actuelles de l'émigration et du bolchevisme ! Des patriotes russes s'exaltent à ces pensées. Leur psychologie se comprend. Chimères ! leur dit-on. Et ils vous demandent, eux, si la résurrection de la grande Pologne ou de la grande Serbie ou de la Bohême n'était pas une chimère, il y a cent ans, après les traités de 1815, ou il y a dix ans. Chimère aussi jadis, le relèvement de la Russie après ses troubles sanglants de 1898 à 1913 : pourtant trois siècles de constante ascension allaient commencer pour elle.

Le mot d'ordre, en ces petits groupes de publicistes désœuvrés mais passionnés, serait : se servir de l'Angleterre pour tout ce qui peut unifier l'Orient, mais préparer ainsi le triomphe du panslavisme.

Pour trouver ces idées d'émigrés, il suffit de parcourir leurs publications, celles de l'extrême-droite surtout. Lisez le *Novozî Vremia* qui s'imprime maintenant chaque jour à Belgrade, ou l'*Angle bicephale* (Dvougolavî Ore) qui s'édite à Berlin en fascicules bimensuels de 48 pages. Consultez les rapports du congrès monarchiste de Reichenhall ou ceux du concile de Karlovci, et même certains écrits des républicains russes, cadets ou socialistes : le panslavisme politico-religieux s'y manifeste souvent. Et n'est-ce pas lui aussi qui inspire le mysticisme retourné des agitateurs soviétiques ?

L'exil douloureux intensifie la conviction de ces voyants de l'avenir, écrivains ou discoureurs, lecteurs ou auditeurs. Or, au témoignage de l'histoire, ces vastes perspectives, fantastiques à première vue, influent souvent — par leur aspect absolu et simplificateur — sur la politique d'esprits moins inventifs mais obligés de prendre des résolutions immédiates. Ainsi des désirs, apparemment insensés, deviennent comme une anticipation de l'avenir, ils le préparent, sans jamais d'ailleurs se réaliser dans leur ensemble : « Mettez toute la terre sur un désir slave, dit le proverbe, il la fera éclater ».

Ainsi travaillent les hommes, ainsi rêvent-ils. Cependant la Providence tourne leurs agitations à ses desseins. La foi des catholiques croates et slovènes leur suggère donc de pieuses espérances.

Deux précurseurs, nés de leur sang, ont écrit et agi comme des prophètes. Le salut de la Russie, ont-ils répété, — salut national et salut religieux — lui viendra de la Croatie.

Le missionnaire Iouri Krijanitch au xvii^e siècle, et Mgr Strossmayer, au cours d'une carrière presque centenaire (1815-1905) pendant un épiscopat de cinquante-cinq ans, dirigeaient le regard de leurs frères vers la Russie ; la grandeur du slavisme triomphera, disaient-ils, quand il aura accepté d'être pour la Providence le héritier et l'apôtre de l'Eglise catholique.

Vladimir Soloviev, le plus grand penseur de la Russie, tressaillait de joie à cette pensée. Il annonçait dès 1896 — avec une clairvoyance hélas ! stupéfiante — les maux effroyables où sombrerait la Russie ancienne, infidèle à sa mission. Mais il devenait épique, quand, après ses séjours à Zagreb et Djakovo, il esquissait l'avenir de sa race, l'avenir réservé aux Slaves, devenus catholiques sous la houlette de saint Pierre : « Votre masse ne le sait pas encore, mais des voix puissantes sorties de votre milieu l'ont révélé déjà. Il y a deux siècles, un prêtre croate l'a prophétiquement annoncé, et de nos jours un évêque de la même nation l'a proclamé maintes fois avec une éloquence admirable. Ce qui a été dit par les représentants des Slaves occidentaux, le grand Krijanitch et le grand Strossmayer, n'avait besoin que d'un simple *amen* de la part des Slaves orientaux. Cet *amen*, je viens le dire au nom de cent millions de chrétiens. — Votre parole, ô peuples de la parole... c'est la justice sociale et la bonne paix chrétienne. Ouvrez-leur donc, porte-clef du Christ, et que la porte de l'histoire soit pour eux et pour le monde entier la porte du Royaume de Dieu » (1).

On retrouverait cette même ardeur, ce même espoir, chez bien des Croates et Slovènes d'aujourd'hui, même laïques. Il suffira de nommer, parmi beaucoup d'autres, la famille des comtes Voynovitch, si populaire et si féconde en écrivains patriotiques et catholiques, hommes ou femmes, en croate ou en français. M Charles Loiseau est spécialement documenté sur ce point.

En fait, le monde slave se trouve bien figuré, en son ensemble, par l'état actuel de la Yougo-Slavie. Hier la Serbie du Nord comptait 99 0/0 d'orthodoxes et seulement 0,3 0/0 de catholiques. Aujourd'hui

(1) Soloviev. *La Russie et l'Eglise universelle*, p. LXVII.

d'hui l'Etat nouveau compte plus de onze millions et demi d'habitants (4 590 792) : dont moins de cinq millions et demi d'orthodoxes, tandis que les catholiques sont 4 474 869 : 46,9 0/0 d'orthodoxes et 39,6 0/0 de catholiques (1). Le reste de la population est protestant (1,9 0/0, soit 235 169), ou surtout musulman en Bosnie-Herzégovine. Ce recensement émane d'un gouvernement orthodoxe, après le traité de Rapallo, donc après cession de nombreuses populations entièrement catholiques.

Vent-on comparer maintenant la qualité à la quantité? Ne jugeons pas nous-mêmes. Harnack, malgré son esprit anti-catholique, écrit à la fin de la guerre : « L'Eglise orientale, si elle reste isolée, est irréformable et faible ; l'effondrement de la Russie a montré sa faiblesse une fois de plus. La suite de l'histoire continuera à prouver qu'elle ne peut garder longtemps aucun peuple progressiste. De là, l'Eglise catholique d'Occident peut attendre, à la suite de cette guerre, de grands accroissements (2). »

Sans doute, le déplacement brusque des frontières et des centres d'attraction provoqua d'abord quelque fermentation anti-romaine dans des groupes nominalelement catholiques mais réellement irréligieux. Un curé, Stepan Zagoratch, essaya de créer un mouvement semblable à celui de Bohême. Son mémoire du 10 février 1920 visait, après les revues éphémères *Reforma* et *Nova Reforma*, à supprimer le culte ecclésiastique et la liturgie latine. Dans le diocèse de Zengg-Modrus et en Dalmatie, quelques prêtres le suivirent ; un groupe de capucins, à Fiume, demanda même que, dans chaque couvent, le gardien fût toujours assisté d'un soviét élu. Ces excentricités, même appuyées par les orthodoxes et par la presse maçonnique, devaient périr sous le ridicule : le bon sens des Croates et des Slovènes, leur foi profonde et généralement instruite, jugea ces « réformateurs » suivant leur mérite.

Le Saint-Siège, ayant reconnu l'Etat Serbe-Croate-Slovène dès le 6 novembre 1919, avant la plupart des pays de l'Entente. Puis une

(1) Ces chiffres proviennent des statistiques officielles de 1921. Or, pour ne point amoindrir l'importance numérique de l'orthodoxie, on inscrivit à cette Religion l'Etat tout ce qui était douteux. Par contre, les adhésions catholiques diminuaient en nombre, dans les additions de quelques fonctionnaires : des irrégularités d'écritures les annulaient. Le pourcentage, après cette petite élaboration, resta encore plus impressionnant.

(2) *Neue Freie Presse*, 31 mars 1918.

nonciature apostolique fut érigée à Belgrade. En présence du Nonce, une conférence des évêques yougoslaves étudia la situation, du 13 au 21 avril 1920 ; sa condamnation des « réformistes » fut approuvée par le cardinal Gasparri, secrétaire d'Etat, dans une lettre officielle le 25 mai 1920. La tentative de schisme avortait, et l'assemblée épiscopale de l'année suivante (30 avril à 6 mai 1921) pouvait se consacrer tout entière au développement positif de belles et très nombreuses organisations catholiques.

Cette discipline catholique, efficace, tout en restant douce, ne peut manquer de frapper les esprits clairvoyants. Elle s'oppose, en contraste si fort, avec la manière orthodoxe !

Uniquement appuyée sur la foi de ses enfants et plutôt desservie qu'aidée par l'Etat, l'Eglise catholique associe conservation et progrès, dans l'ordre. La revue du clergé de Belgrade, *Vesnik* (1), ose pourtant encore la caricaturer comme « militarisée et absolutiste ».

Pendant ce temps, l'appui du ministère et celui de l'Angleterre n'assurent pas au patriarche serbe l'exécution de ses ordres. Les prêtres orthodoxes, réunis en congrès ecclésiastiques, exigent une sécularisation de l'épiscopat, ils veulent, comme les laïques ou comme les clergymen anglais, pouvoir contracter plusieurs mariages après veuvage ou après divorce. Le métropolitain, devenu patriarche, essaya de l'ouvoier. « Ces desirs sont légitimes, disait-il le 10 décembre 1920, mais attendez le Concile oecuménique ». Ses prêtres n'attendent pas. A Belgrade et ailleurs, ils se remarièrent, en 1920, bénis par des confrères. Les évêques menacèrent, suspendirent — sans effet. Les condamnés continuèrent à célébrer, tandis qu'une vingtaine retraits avec éclat dans la vie laïque, approuvés — ceci est caractéristique — par les deux plus importantes revues théologiques de l'orthodoxie serbe : la *Srpska Crkva* de Sarajévo et le *Vesnik* de Belgrade.

Ces contrastes éveilleront, tôt ou tard, la réflexion. La plupart des Serbes sont trop peu religieux pour se poser le problème de la con-

(1) 1920, n. 33. Or l'Eglise serbe est inscrite, au budget de 1922, pour une somme de 141 246 436 couronnes, tandis que les œuvres de l'Eglise catholique, plus nombreuses et spoliées, n'y figurent que pour 10 903 983 couronnes. Pourtant la Constitution proclame l'égalité des cultes, et les Serbes n'ont que 7 9/10 de population en plus. Ils accaparent aussi le budget de l'instruction publique et les bourses de voyages ou d'études à l'étranger. Ces chiffres sont empruntés au député Dr Simrak (Katolicki List, 8 mars 1922).

version. Le culte n'est pour eux qu'un rite national. Mais, du moins, plusieurs d'entre eux, clairvoyants et influents, veulent assurer à leurs nouveaux concitoyens catholiques une réelle liberté de conscience. Pour le bien de leur pays, ils veulent observer dans sa lettre et dans son esprit, avec largeur de vue et vrai libéralisme, le concordat du 24 juin 1914. Sans son application loyale, ils le comprennent, la Yougoslavie courrait risque de se briser bientôt. Quelques-uns découvrent, avec stupeur, ce que l'Eglise inspire d'esprit religieux à ses enfants ; ils l'admirent.

Un fait caractérise le progrès des idées, malgré l'atavisme anti-romain. Fille catholique d'un Serbe orthodoxe et d'une Irlandaise M^{lle} Christitch a pris l'initiative de préparer l'érection d'une grande cathédrale catholique à Belgrade. N'étant encore que prince régent, le roi Alexandre accepta de patronner officiellement l'entreprise et fit don d'un terrain approprié. En partant pour les États-Unis, l'interprète québécois pouvait montrer, sous la généreuse souscription de S. S. le pape Benoît XV, les noms d'éminentes personnalités catholiques et orthodoxes : à côté des cardinaux de Londres, Malines, Paris, Armagh, parmi les noms d'archevêques et d'évêques catholiques, plusieurs ministres et professeurs se sont inscrits dans le Comité de patronage, à la suite de M. Vestnitch.

Les vexations mêmes, qui forcent les catholiques de Yougo-Slavie à s'organiser et à lutter pour leur foi, tout en se dévouant à la patrie, ces vexations préparent à l'Eglise une élite fervente qui fera rayonner son influence.

La presse catholique, avec ses six quotidiens et ses onze hebdomadaires, s'est enrichie d'une revue théologique, le *Bogosloveni Vestnik*, organe érudit et pratique de la Faculté de théologie de Ljubljana (1) (Laybach). Les gymnastes catholiques se groupent en congrès, où l'on compte vingt mille membres présents. La foi et le bon sens résistent aux quelques apostats qui avaient annoncé la fondation d'une Eglise nationale croate.

L'ancien franciscain Milosevitch annonçait la « libération de

(1) Avec collaboration des professeurs de la Faculté de Zagreb. Les articles sont rédigés en slovène ou en croate, mais de longs sommaires latins permettent aux théologiens qui ne sont pas slavistes de s'assimiler des exposés où l'intérêt général est rehaussé par toute une documentation orientale.

l'âme ». Il recueille de telles huées dans ses conférences publiques qu'il doute de l'avenir de son Eglise. L'Eglise plus catholique de l'ex-capucin Tomatch a béni le mariage de quelques novices capucins, qui sont retournés à la vie laïque ; d'autres se sont repentis et ont publiquement demandé pardon de leurs scandales : tel un de leurs anciens confrères, le capucin Ziger, dans sa brochure *Pater peccavi*.

Les évêques reprennent une direction active de leurs troupeaux. Les funérailles de Mgr Mahnitch, enterré à Zagreb, le 18 décembre 1920, furent l'occasion d'une grandiose manifestation de foi et de piété. Sept évêques yougo-slaves y présidaient.

En cet évêque de Krk (Veglia), expulsé de son diocèse par le traité de Rapallo, les orateurs trouvaient une magnifique occasion de montrer l'alliance du zèle catholique et du patriotisme slave. Fondateur de plusieurs revues, notamment du *Rimski Katolik*, organisateur des étudiants slovènes et croates, prédicateur intrépide, professeur de philosophie et de théologie, apôtre vraiment dévoué à l'Eglise et aux âmes, Mgr Mahnitch doit être salué comme un modèle, même par les évêques orthodoxes. De telles physionomies leur montrent ce que l'union pourrait leur donner.

Eux, contre qui gronde constamment le mécontentement de leurs prêtres, eux qui sont insultés presque chaque jour dans leurs propres journaux ecclésiastiques, ils peuvent voir ce que la docilité au successeur de Pierre assure d'autorité pastorale devant les fidèles. Un d'entre eux, celui de Sérajévo, suspecté par ses fidèles, s'est retiré dans un monastère catholique. Un autre, qui était évêque orthodoxe de Temesvar et qui réside maintenant au patriarcat, Mgr Lesitch voudrait bien suggérer à ses confrères l'imitation des vertus apostoliques et pastorales qu'il observait à ses côtés. Peut-être l'influence indirecte de l'Eglise obtiendra-t-elle d'abord une meilleure formation des clercs, et puis, peu à peu, la renaissance de la foi et de la vie chrétienne. Avec son avant-garde croate et slovène, l'Etat yougo-slave peut se classer en tête des nations slaves de rite oriental, et les entraîner avec lui dans l'accession à la vérité intégrale du Christ.

La prépondérance orthodoxe tient encore, grâce aux préjugés traditionnels, aux règlements administratifs, à tout un système d'enseignement qui oppose les héros nationaux à l'universalisme chrétien. L'Eglise catholique est religion étrangère, dit-on !